

## Une sagesse est-elle possible face à la mort ?

Eric Delassus

Dans la Lettre à Ménécée, le sage Épicure nous dit qu'il est urgent de philosopher :

« *Quand on est jeune il ne faut pas remettre à philosopher, et quand on est vieux il ne faut pas se laisser de philosopher. Car jamais il n'est trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'âme.* »<sup>1</sup>

Cette urgence a pour cause essentielle le fait que nous soyons mortels et que la peur de la mort est la cause de tous nos maux, cette crainte est en effet à l'origine de toutes les illusions qui nous font devenir le plus souvent les artisans de notre propre malheur.

Car en effet la mort peut nous surprendre à tout moment, il ne peut donc être question d'attendre pour rechercher la sagesse qui est chez Épicure synonyme de bonheur, or comme il n'y a pas d'âge pour être heureux, il n'y a pas d'âge pour philosopher et se libérer de toutes les illusions nourries par la crainte de la mort. Si bon nombre d'entre nous se rendent malheureux en courant après un bonheur illusoire, c'est qu'ils sont en quête d'une immortalité qu'ils n'atteindront jamais et qui ne peut donc être source de bonheur.

Richesses, honneurs, accumulation de plaisirs non nécessaires et non-naturels ne sont que des leurres par lesquels nous croyons vaincre l'angoisse de la mort qui revient toujours tant que nous n'avons pas fait le choix de philosopher pour atteindre la sagesse véritable.

Pour se guérir de ce mal il nous faut considérer que la mort n'est rien pour nous, la mort étant conformément au matérialisme d'Épicure désagrégation du corps et de l'âme (qui elle-même est matérielle et composée d'atomes), avec elle disparaît toute sensibilité et donc toute souffrance, de quoi pourrai-je donc avoir peur si la mort est la fin de toute sensation ?

Ainsi celui de tous les maux qui nous donne le plus d'horreur, la mort, n'est rien pour nous puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe nous ne sommes plus. Donc la mort n'existe ni pour les vivants, ni pour les morts, puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus.<sup>2</sup>

Aussi à la question de savoir si une sagesse est possible face à la mort, il est permis de répondre oui en prenant pour exemple l'épicurisme, si en effet on considère que le possible se définit comme ce dont l'existence n'entraîne aucune contradiction, on peut penser que la perspective de la mort n'entre pas en contradiction avec la recherche d'une certaine forme de sagesse à laquelle certains philosophes sont parvenus dans l'histoire de la pensée humaine.

Ainsi Platon dans le Phédon (Dialogue se déroulant quelques heures avant l'exécution de Socrate et nous présentant ce dernier prêt à affronter la mort avec la plus grande sérénité) nous dit que le philosophe recherche la mort et l'état qui la suit, non pas qu'il déprécie la vie et qu'il aspire à mourir par pessimisme, mais parce qu'il pense, à la différence d'Épicure, que l'âme est distincte du corps qui est pour elle une entrave, et que la mort consistant dans la séparation de l'âme d'avec le corps cette dernière retrouve ainsi sa destination naturelle, c'est-à-dire le monde intelligible. Ce qui n'a rien à voir bien évidemment avec un quelconque éloge du suicide, car pour être en mesure d'affronter ainsi la mort il faut s'y être préparé toute sa vie grâce à la philosophie.

Mais nous rétorquera-t-on, ces deux formes de sagesse reposent sur des principes métaphysiques invérifiables, indémonstrables. N'ai-je pas autant de raisons de croire en l'immatérialité de l'âme, voire même en son immortalité, que de penser le contraire, ce qu'est la mort je l'ignore, n'est-ce pas cela qui m'empêche d'accéder à une véritable sagesse ?

En effet, s'il peut y avoir contradiction entre la sagesse et l'idée de la mort, cela vient de ce que précisément j'ignore totalement la nature et la raison même de cette mort qui peut à tout moment me faucher et anéantir tous les efforts d'une vie. La mort est en ce sens ce qui rend la vie absurde, c'est-à-dire dépourvue de tout sens.

Le problème concernera donc ici le rapport à établir entre les deux significations possibles du terme même de sagesse, d'un côté la *sophia* (la science) et de l'autre la *phronesis* (sagesse pratique, prudence, sérénité), comment accéder à la seconde si je ne puis avoir aucune connaissance de ce qu'est la mort ?

La mort désigne l'inconnu le plus total, je ne puis penser la mort dans la mesure où elle n'est pas un objet qu'il est possible de concevoir par un concept déterminé par une intuition sensible, comment pourrais-je donc me déterminer face à l'impensable ?

Mais si précisément la mort est impensable, n'est-ce pas parce que comme l'écrit Épicure, elle n'est rien pour nous qui sommes bien vivants ici et maintenant, et que la seule sagesse qui vaille face à la mort est de vivre le moment présent

<sup>1</sup> Épicure, *Lettre à Ménécée*.

<sup>2</sup> Épicure, *Lettre à Ménécée*.

sans regret du passé, ni crainte de l'avenir.

Marc Aurèle explique d'ailleurs dans ses *Pensées* que la mort n'est pas à craindre car elle est dans l'ordre de la nature et surtout parce qu'elle ne peut, si nous accordons principalement de la valeur au présent rien nous ôter :

« *Dusses-tu vivre trois mille ans et autant de fois dix mille ans, souviens- toi que personne ne perd une autre vie que celle qu'il vit, et qu'il n'en vit pas d'autre que celle qu'il perd. Donc le plus long et le plus court reviennent au même. Car le présent est égal pour tous ; est donc égal aussi ce qui périt ; et la perte apparaît ainsi comme instantanée ; car on ne peut perdre ni le passé ni l'avenir ; comment en effet pourrait-on vous enlever ce que vous ne possédez pas ?* »<sup>3</sup>

Car mourir jeune ou vieux est sans importance, la mort ne peut nous priver du présent qui est par définition ce que je vis ici et maintenant, elle ne peut nous ravir ce qui n'est plus (le passé) ou ce qui n'est pas encore (l'avenir).

L'homme sage est donc celui qui pour paraphraser Spinoza vit sans crainte et sans espoir, qu'il croit ou non en l'immortalité de l'âme, puisque ce qu'il fait, il le fait dans le moment présent parce qu'il juge que son acte a en lui-même et pour lui-même une valeur qui le justifie.

C'est pourquoi d'ailleurs, Kant dans sa philosophie pratique, considère que si la morale nécessite la croyance en l'immortalité de l'âme (comme postulat de la raison pratique), ce n'est pas en tant que condition de l'acte moral (au sens où le sujet agirait moralement en vue d'une récompense dans une autre vie), mais plutôt comme ce qui donne tout son sens à l'acte moral en rendant possible l'union du bonheur et de la vertu qui ne peut être réalisé que par Dieu dans un monde suprasensible. C'est pourquoi ce n'est pas selon Kant la religion qui conduit à la morale, mais la morale qui conduit à la religion<sup>4</sup>.

Il est donc permis de penser que si une sagesse est possible face à la mort cela vient de la capacité du sujet à donner un sens à sa vie et donc à sa mort.

Que l'on croit ou non en l'immortalité de l'âme, ce qui fait que la mort pourra être envisagée avec sérénité, c'est le choix d'intégrer notre existence dans un contexte qui lui donne sens, dans le cadre de la nécessité naturelle pour un philosophe comme Épicure ou dans le cadre d'un projet divin pour qui croit en l'immortalité de l'âme, voire même pour les chrétiens en la résurrection des corps.

Mais nous dira-t-on, il est facile de disserter sur la mort lorsque celle-ci ne correspond pour nous qu'à une perspective lointaine. Pourrions nous soutenir les mêmes thèses si elle s'avérait imminente et que nous la sentions proche de nous ?

En effet la vieillesse, la maladie peuvent contribuer à rendre plus sensible cette perspective qui pour le moment nous paraît lointaine et abstraite, mais si demain l'on m'apprend que je suis atteint d'une maladie pouvant mettre mes jours en danger, ferai-je encore preuve de la même sagesse ? D'autant que dans ces conditions, la souffrance ou la fatigue contribueront incessamment à me le rappeler.

A cela, il faut répondre comme Marc-Aurèle que quelle que soit notre condition il faut vivre chaque jour comme si c'était le dernier, qu'il faut chaque jour s'habituer à l'idée que notre vie ne tient qu'à un fil qui peut être rompu à tout moment, et que pour cela il convient de vivre chaque moment en en tirant tout le profit qu'il est possible ; non pas qu'il faille mépriser le passé et l'avenir, mais si l'on doit les prendre en compte cela ne doit jamais être au dépens du présent.

En effet, peut-être suis-je destiné à mourir accidentellement dans peu de temps, mais je l'ignore et pour moi la probabilité de pouvoir vivre encore longtemps me fait perdre de vue la conscience de l'issue fatale, en revanche si l'on m'apprend qu'une maladie diminue cette probabilité je vais être saisi par l'angoisse. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas la mort que j'aurais à envisager, mais ma mort que je verrai alors se profiler à l'horizon.

La mort a en effet quelque chose d'abstrait qui ne renvoie à rien de précis, lorsque l'on désigne par ce terme la finitude de la réalité humaine, mais comme le fait très justement remarquer Martin Heidegger, dire « on meurt » consiste en quelque sorte à éloigner la mort de soi :

« *L'explication de la réalité humaine qui a cours dans les propos des gens déclare : On meurt , parce qu'en disant On meurt , chacun des autres et soi-même en même temps, on peut s'en faire accroire : oui, on meurt, mais chaque fois ce n'est justement pas moi ; le on, ce n'est personne. Le fait de mourir est ainsi ramené au niveau d'un événement qui concerne bien la réalité humaine, mais ne touche personne en propre. Si jamais l'équivoque a été le fait des parlieries quotidiennes, c'est bien ici dans le parler sur la mort. Cette mort qui, sans suppléance possible, est essentiellement la mienne, la voici convertie en un événement qui relève du domaine public : c'est à on qu'elle arrive.* »<sup>5</sup>

Or, la mort, c'est d'abord ma mort, ou celle de tel ou tel, c'est toujours la mort d'un être particulier.

C'est pourquoi, en dernier lieu être sage face à la mort, ce n'est pas seulement savoir se préparer à sa propre mort, c'est aussi être en mesure de supporter la possibilité la mort de l'autre, celle des êtres que l'on aime et dont nous ressentons l'injustice d'être privé lorsqu'ils nous quittent.

3 Marc Aurèle, *Pensées*, II, 14, trad. É. Bréhier, in *Les Stoïciens*, Gallimard, Pléiade.

4 Cela dit une telle vision des choses repose sur l'idée qui nous semble discutabile qu'il ne peut y avoir de concordance entre le bonheur et la vertu, la vertu supposant le renoncement au bonheur, cependant n'y-a-t-il pas un bonheur d'agir moralement ?

5 Heidegger - *Qu'est-ce que la Métaphysique* - Éd. Gallimard.

Toute la difficulté consiste donc ici à assumer sa condition d'être mortel en passant de la résignation à l'acceptation de la mort, c'est-à-dire d'une soumission passive à une fatalité qui nous pèse à une compréhension rationnelle du caractère naturel de la mort, qui n'est rien pour nous, tant que nous sommes vivants.

Nous ne suivrons donc pas ici Heidegger qui prétend que nous sommes des êtres pour la mort, non pas pour évacuer la dimension tragique de l'existence humaine, ni pour éluder la dimension métaphysique que nous confère notre condition d'être mortel ; certes l'homme est le seul être vivant qui sache qu'il va mourir, mais c'est pour cela qu'il doit accorder encore plus de valeur à la vie, qu'il ne doit pas gâcher sa vie de peur de la voir disparaître, c'est pourquoi il doit penser à la mort non pas pour en cultiver la dimension tragique de façon morbide, mais au contraire pour mieux l'accepter, mieux lui donner un sens, afin de mieux vivre.

Ce qui permet d'affronter la mort lorsque nous la voyons poindre à l'horizon de notre vie, c'est précisément de s'y être préparé en y pensant chaque jour afin de mieux l'accepter car trop souvent les hommes refusent de penser à la mort, à leur mort et à celle des êtres qu'ils aiment parce qu'ils en ont peur :

« *Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux de n'y point penser.* »<sup>6</sup>

Mais finalement, s'il refuse d'y penser, n'est-ce pas qu'ils y pensent trop ou qu'il y pense mal ?

« *Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.* »<sup>7</sup>

Dans de telles conditions, la poursuite du bonheur nécessite que chacun affronte non seulement la mort, mais sa mort en face. L'erreur de ceux qui refusent de penser à la mort parce que cela leur est insupportable vient de ce que c'est précisément parce qu'ils adoptent cette attitude que l'idée de la mort est pour eux insoutenable.

C'est pour cette raison que nous concluons en paraphrasant à nouveau Spinoza qui dit que la philosophie n'est pas une méditation sur la mort, mais sur la vie<sup>8</sup>.

Par cette formule Spinoza nous invite à découvrir ce qu'il y a en nous d'éternel, à dépasser notre finitude individuelle pour finalement vaincre la mort par l'exercice d'une pensée capable de s'intégrer dans la totalité, je ne suis qu'une partie du tout mais qui par la pensée est en mesure de penser le tout. C'est pourquoi Spinoza affirme que même si rien ne permet de déduire l'immortalité de l'âme :

« *L'âme humaine ne peut être entièrement détruite avec le corps, mais il reste d'elle quelque chose qui est éternel.* »<sup>9</sup>

Cette éternité, venant précisément de ce que l'âme étant selon Spinoza l'idée du corps, elle existe de toute éternité dans l'entendement divin auquel je participe selon l'attribut de la pensée.

C'est donc par une réflexion me permettant d'accepter la mort, tant la mienne que celle d'autrui, que je pourrai faire le choix de vivre selon une sagesse reposant sur la compréhension de la relativité de la mort et le rejet de tous les délires de l'imagination provenant de mon ignorance face à celle-ci.

Car en effet, et nous reviendrons à nouveau aux stoïciens et plus précisément à Épictète, nous ne devons pas confondre les choses qui ne dépendent pas de nous et celles qui en dépendent, il ne dépend pas de moi d'être mortel, je sais que je ne choisirai ni la forme ni l'heure de ma mort, en revanche il dépend de moi de vivre ma condition d'être mortel dans le bonheur ou le malheur en choisissant de croire à ce qui donnera à ma vie un sens malgré la mort.

C'est pourquoi nous pouvons affirmer qu'une sagesse est possible face à la mort, voire même que plusieurs formes de sagesse sont possibles, Épicure, Platon, Spinoza pour ne citer qu'eux nous offrent les moyens de penser une vie sensée, voire heureuse, malgré la mort.

Mais il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit que d'une sagesse possible nécessitant pour l'atteindre un effort non seulement de réflexion, mais peut-être aussi de volonté. Il faut donc pour être sage face à la mort une grande force d'âme, mais aussi une grande humilité, car aucun d'entre nous ne peut affirmer qu'il aura cette force jusqu'au bout, c'est pourquoi nous devons également cultiver la compassion et la compréhension envers ceux chez qui cette force se met à manquer.

6 Pascal, *Pensées* (168 - Éd Brunschvicg, 133 - Éd. Lafuma)

7 Ibid

8 « *Un homme libre ne pense à aucune chose moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie.* Spinoza », *Éthique*, 4<sup>o</sup> partie, Proposition LXVII, trad. Ch. Appuhn, Garnier-Flammarion.

9 Ibid, 5<sup>o</sup> partie, proposition XXIII